

SALICORNE

Entre les forêts somptueuses qui embrassent la ville d'Amiens, et les plages de la Baie de Somme, jouets des marées, se situe une vaste étendue de prairies humides et verdoyantes où l'on distingue les taches floconneuses des moutons au pâturage. Les bêtes paissent, dociles, soumises à leur destin mais aussi aux encouragements de la bergère, assise parmi eux sur une souche. Le cheptel broute, broute encore, broute toujours. Puis, engraisés, les moutons partent à l'abattoir, y perdent la vie et finissent dans l'assiette des humains, où ils gisent sous forme de viandes variées, savoureuses et tendres. De l'ovine à l'homme, l'un est finalement mangé, par l'autre qui mange, de sorte que le cycle naturel se trouve accompli : tout va pour le mieux dans le meilleur des mondes.

Pourtant non : cette année-là, une bête parmi les autres, et que la bergère nommait Mouton par malice, ruminait son herbe comme autant de sombres et amères pensées difficiles à avaler. En vérité, sa vie lui déplaisait : passait encore de végéter dans ce pré toute la sainte journée ; mais achever son existence réduit à l'état de côtelette dans une poêle à frire, eh bien, non, cela, c'était vexant. Et puis, se nourrir de cette mauvaise herbe ! Gazon, trèfle ou chiendent, c'était du pareil au même : ça n'avait aucun goût. Pourquoi, au nom du ciel, une telle insipidité ? La bergère interrogée répondait doctement : « *Oui, mais ça te fera de la viande de haute qualité, Mouton.* » Paroles qui lui coupaient l'appétit et donnaient à l'animal indocile des idées sombres ; pourtant Mouton se gardait de répondre. Il savait bien, lui, de quelle façon paître agréablement : en faisant un festin de salicorne. Tel était son plus grand rêve.

La salicorne ! Voilà au moins une plante à déguster ! Une plante délicieuse, salée à souhait, croquante et que même les hommes mangeaient, n'était-ce pas là une preuve de son exquisité ? Mouton en divaguait, tout en avalant machinalement un peu de verdure. Il avait entendu dire qu'on servait de la salicorne à la table des grands, qu'on l'accommodait en légume, qu'on la mettait en conserve en prévision de la saison froide, avec son goût d'iode venu de la mer si proche... Merveille des merveilles ! Alors que jamais on ne proposerait du gazon au restaurant, n'est-ce pas ? Mouton mâchait au rythme de ses réflexions. La salicorne, nourrie et abreuvée par les eaux froides et limpides venues du Nord, devait se révéler on ne peut plus goûteuse au palais du gourmet, et tenait de plus en plus au cœur de notre héros. Oh ! Fausser compagnie au troupeau, se sauver du pâturage, vivre sa vie, enfin, enfin, en broutant au bord de la plage toute la manne qu'il pourrait y trouver... Est-ce que ce ne serait pas

mieux, en fin de compte, que le pré chaque jour, la bergerie chaque nuit ? S'il fallait manger pour vivre, autant manger ce qu'on aimait, pas vrai ? Oui, mais pour ça il fallait partir. Oh ! S'en aller ! Pourquoi demeurer ?

Et Mouton se décida à s'évader. Il lui fallait se rendre dans la Baie, parmi les plantes qu'il convoitait, et se régaler de ces saveurs nouvelles, au plus vite, dès la fin de ce printemps. Après il serait trop tard. Par chance, il connaissait bien le point faible de la bergère : au lieu de compter et recompter ses ovins à longueur de journée, de crainte d'en perdre, elle révisait ses cours d'astrophysique en vue de faire carrière. La jeune fille ratait régulièrement ses examens, mais s'obstinait, et en oubliait son humble métier. Voilà qui faisait bien l'affaire de Mouton : occupée à ses calculs, se trompant, s'embrouillant, absorbée, elle ne s'aviserait pas de son absence à lui.

Et le chien de berger ? Lui aussi était un original en son genre ; il adorait le maïs, on le savait prêt aux dernières bassesses pour en consommer. Il était donc facile d'acheter son silence. Mouton lui donna à cette fin la ration de grain qu'il avait économisée depuis un mois. C'était certain : à ce prix, le chien - il répondait au nom de Martin -, fermerait les yeux sur la fuite de l'ovin rusé. Ce dernier se sentait optimiste : avec un peu de chance, s'il se nourrissait, à l'avenir, uniquement de salicorne, aucun abattoir ne voudrait de sa viande trop salée. Alors ? Eh bien, à ce moment-là, on le laisserait vivre en paix. Mouton aurait gagné. Son second rêve se réaliserait : il mourrait dans son lit. Ainsi raisonnait-il, convaincu.

Au cours d'une nuit fort sombre, idéale pour se cacher, le quadrupède se faufila donc de la bergerie par le trou qu'il avait pratiqué dans la palissade en rongant le bois de ses dents solides. Il n'emmena rien, n'eut pas un regard pour ce qu'il quittait. Il se roula par terre et, sali, boueux, s'imagina camouflé, donc moins visible : cela le rassura. Martin l'aperçut depuis sa niche : mais, fidèle à sa parole, il ne donna pas l'alerte. *Béni soit-il*, pensa Mouton qui gambadait d'allégresse.

Mais où se trouvait la Baie de Somme ? De quel côté se diriger ? Voyons : la bergerie se situait plein sud, en direction d'Amiens. Donc, il fallait prendre la voie opposée, et mathématiquement Mouton trouverait la mer et ses plantes gastronomiques. Le mieux restait de suivre le cours de la rivière, qui le conduirait aux grandes plages de l'embouchure : en route ! Mouton se dépêchait, mi-effrayé mi-ému par sa propre audace. Pourtant il n'avait guère le sentiment d'avancer ; lui faudrait-il trotter toute la nuit ? Dans les ténèbres, on entendait de drôles de bruits. Surtout l'un d'eux était

alarmant. L'animal, sur ses gardes, dressa une oreille attentive : poc-poc-poc-poc. Voilà qui lui rappelait quelque chose, mais quoi ? Poc-poc. Il sut : les sabots de la bergère ! Donc elle se trouvait là, derrière lui ! Martin l'aurait-il finalement trahi ? Enfer ! Il allait être ramené tout déconfit au troupeau, condamné à manger de mauvaises herbes toute sa vie, une vie brève, sans espoir et tragique...

« *Mouton ! Eh, Mouton !* ». C'était bien la voix de la bergère. « *Attends-moi, nom d'une pâture, je pars avec toi.* » Avait-t-il bien entendu ? La bergère avait ouï vanter les délices de la salicorne, elle aussi ? Par contenance, un peu vexé, et tandis que la jeune fille s'approchait, il fit mine de brouter avec insouciance au bord du chemin. Essoufflée, la demoiselle enchaîna : « *Je savais bien que tu avais pris la poudre d'escampette. Je te connais, va ! Tu n'aimes pas l'herbe, je t'ai assez entendu le bêler chaque jour : alors écoute, arrête de brouter ça. Que voudrais-tu donc manger de si merveilleux, quitte à devenir une moins bonne viande ?* »

- *Moi ? Mais de la salicorne.* » Il saliva à ce nom. « *C'est mon idéal, et même si je deviens plus salé, ça m'est bien égal, parce que j'ai la ferme intention de mourir de vieillesse. Pas question de me retrouver sous forme de gigot sur une table dominicale. Et je ne reviendrai pas non plus.* » C'était dit. Il prit un air digne.

La poursuivante prit le temps de réfléchir et alluma une cigarette sans quitter la bête des yeux. « *Non, c'est moi qui te suivrai, d'accord ? J'en ai assez d'étudier l'astrophysique, je n'y parviendrai jamais. Et je gagne trop peu comme bergère. La salicorne, en revanche, c'est de l'or vert : on pourrait en récolter et en vendre, tous les deux... On ferait un tabac* ». »

Le quadrupède objecta : « *Mon idée était de la manger.* »

-*Oui, on s'en nourrira aussi. On pourrait surtout faire fortune, on est bien assez malins. Tope là ? Tope là !* » Ils se serrèrent la main. *L'accord était scellé. « Mais continuons notre route, il fait frais cette nuit. »*

Et tous deux de cheminer d'un bon pas tout en devisant. Mouton n'avait pensé, dans toute cette histoire, qu'à son estomac : il comprenait à présent que la bergère, elle, voyait grand, édifiant en entreprise industrielle et commerciale ce que lui-même ne considérait que comme un caprice de sa gourmandise. Il eut honte : il n'avait pas su dépasser sa condition d'ovin, manger pour être mangé. La jeune fille lui parlait d'un véritable projet de vie. Ses sourcils se froncèrent ; eh bien elle allait voir de quoi il était capable !

Ainsi ils cherchèrent fortune. Tout fut labeur et risque, pour nos deux héros, pendant quelques années. On pouvait tirer bien des partis de la salicorne, certes, mais la concurrence se révéla sauvage. Heureusement, l'ancienne bergère se montra aussi tenace que féroce, et sut éliminer ou réduire à presque rien les sociétés rivales. Mouton la secondait au mieux, et avait pour responsabilité de créer les lignes de produits ; on lui dut notamment les petits pots de bébé à la salicorne, qui firent fureur, et le masque facial à la salicorne douce, conçu lorsque leur entreprise, qui se diversifiait, se tourna vers les cosmétiques.

Mouton se sentait fier, et heureux, et tout allait pour le mieux, mais... Hélas ! Un beau jour d'été, l'ex-bergère s'avisait d'aller se promener à marée basse dans la Baie de Somme, pour prendre de l'exercice et profiter de la lumière exceptionnelle. Cela ne fut pas sa meilleure idée : car elle périt tragiquement, faute d'avoir su se dégager des sables mouvants. On ne retrouva rien d'elle, si ce n'est un sabot, type de chaussure auquel elle n'avait jamais renoncé, même pas pendant les conseils d'administration.

Mouton, demeuré seul, se montra accueillant et invita le chien Martin qui autrefois l'avait gardé. Tous deux, en proie au chagrin, mangèrent leurs gains par des dépenses aussi exagérées qu'inconsidérées. Leur firme, qui avait été si prospère, vivota un temps sur sa réputation, puis périclita. La concurrence avait gagné. Mouton et Martin n'eurent plus un sou vaillant, non plus que l'énergie d'entreprendre autre chose. Alors il ne resta plus à Mouton qu'à errer le long de la Baie, en grignotant la salicorne dont il ne s'était jamais lassé. Mais la plante devait lui être fatale : s'étant montré un jour trop glouton, il s'étouffa avec un grand plant, mal mastiqué et resté coincé dans son gosier. Les yeux exorbités, privé de son souffle, Mouton expira, après un ultime bêlement d'adieu. Abandonné de tous, Martin se laissa mourir sur la tombe de ses anciens maîtres et amis, comme le font les chiens fidèles.

Leur souvenir, à tous trois, flotte silencieux mais tragique sur la Baie de Somme, où l'on se souvient encore de la bergère et de ses drôles de camarades. Si vous passez par là-bas, ne manquez pas de visiter leurs emplacements au cimetière : des plantes y ont miraculeusement poussé, sans que l'on sache comment.

Il semblerait qu'il s'agisse de salicorne.

